

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 AVRIL, 1881.

No. 28.

Esquisse sur la littérature Allemande.

Nous avouons notre impuissance à donner une idée exacte de la conférence que nous avons eu le plaisir d'entendre, jeudi soir. Il nous faudrait la reproduire tout entière; car, chaque pensée, chaque observation est un coup de pinceau artistement tracé; encore nous manquerait-il cette expression fine, ce ton délicat, cette élocution naturelle qui, pendant plus d'une heure et avec un intérêt toujours croissant, ont tenu l'auditoire sous le charme de la parole de l'illustre conférencier. Nous ne voulons pas être flatteur, cependant, nous devons dire que Monsieur le Consul général de France a réalisé, jeudi soir, l'idéal que nous nous formions du causeur aimable, du littérateur consommé, du conférencier par excellence. Le seul mot qui puisse rendre fidèlement notre pensée, c'est que cette conférence était magnifique.

Comme la dernière fois, esquissons à grands traits quelques pensées, quelques considérations données par l'éminent écrivain.

De 1813 à 1850, l'Allemagne, éprise des grandeurs de Louis XIV et de Napoléon, ne poursuit dans ses rêves politiques rien autre chose que la suprématie universelle. Réunissant sous un même drapeau tous les peuples qui parlent l'Allemand, elle veut en faire une nation privilégiée, la nation de l'avenir. Madame de Staël ne contribua pas peu à cet enthousiasme ambitieux. Dans son livre sur l'Allemagne, jugeant la France, a remarqué Monsieur Lefavre, comme certains écrivains de notre temps, qui pensent découvrir des villes après y avoir demeuré quelques jours, elle en avait fait un pays nébuleux, où les hommes marchent sur des champs de neige en s'entretenant de morale et de métaphysique. En Allemagne, tout est grand, poétique; le peuple est vertueux et les sentiments de famille se conservent avec une pureté patriarcale.

La poésie n'est pas insensible à ce mouvement qui est comme la boussole dirigeant tous les efforts matériels et intellectuels du peuple allemand. Aussi voit-on le mysticisme mêlé aux aspirations ambitieuses, la rêverie aux apures suggestions de l'orgueil. En un mot

l'Allemagne devient la terre classique des idéologues.

Toutefois, Henri Heine, se fit le dépréciateur plus ou moins sincère du génie teutonique. Né poète, Heine dut faire de grands sacrifices pour ne pas comprimer l'essor de son génie poétique, ce qui aurait été pour sa nature une véritable mutilation. Exubérance d'imagination, originalité, verve humoristique, finesse d'aperçus, sentiment exquis de la forme, toutes ces qualités étincelèrent au plus haut degré dans H. Heine et se révélèrent à l'Allemagne dans son fameux livre: "Impression de voyages," publié en 1824. Depuis Goëthe, nul n'avait déployé plus de force et d'énergie, aucun poète n'avait manié avec autant de bonheur l'idiome allemand.

Le succès de ce livre fut immense, mais il lui créa des inimitiés redoutables, car il exprimait une antipathie manifeste pour la religion du jour: l'orgueil allemand.

Heine vint s'établir à Paris quelque temps après la révolution de 1830: il se sentait comme exilé en Allemagne. Les plaisirs nombreux, la vie artistique de Paris, cadraient parfaitement avec ses goûts profondément voltairiens. Il était devenu tellement français, que bientôt l'enfant de la Germanie s'effaçait, s'annulait, amusant le public au détriment de sa terre natale. Néanmoins, il y avait en lui l'empreinte d'un monde plus viril, plus énergique. Heine, comme par enchantement, entrevoyait avec un certain orgueil le triomphe de la rudesse allemande. "Un jour, écrivait-il, un jour viendra où les divinités guerrières de la Germanie se lèveront de leurs tombeaux fabuleux en secouant de leurs yeux la poussière séculaire... Le tonnerre d'Allemagne est allemand, il n'est pas l'est; mais quand il éclatera, vous entendrez un craquement effroyable, comme il ne s'en est jamais entendu depuis le commencement du monde."

Heine, quoique né dans le catholicisme, n'épargna ni l'impiété, ni le blasphème contre la religion. Cependant, on retrouve à chaque instant dans ses poésies, des accents émus, des regrets douloureux, d'ardents retours vers la foi. Rien de magnifique, dit le conférencier, comme cette poésie lyrique intitulée

"la Paix," où le poète célèbre la grandeur du Christ. Nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire quelques pensées qui nous ont le plus frappé. "Je vis le Christ, s'écrie le poète, le Sauveur du monde. Il entendait sa main en bénissant et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil rouge et flamboyant et ce flambeau de son cœur versait sur la terre et sur la mer les rayons de sa grâce et cette lumière éclairait et réchauffait l'univers... O miracle de paix! que la ville était calme; on n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée tumultueuse. Partout où deux hommes se recontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité, tressaillant d'amour, l'âme remplie d'abnégation et de douceur; ils se baisaient au front puis tournaient les yeux vers le cœur du Christ dont le sang tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de paix, et trois fois heureux ils disaient: "loué soit Jésus-Christ."

"Vous le voyez, ajoute le conférencier, c'est vainement que le poète essaie de s'élever parmi les impies et les blasphémateurs. Sa pensée gravite fatalement vers les idées chrétiennes et s'épanouit aux rayons de la divine Vérité. Partout, on le voit rejeter l'ivresse des passions humaines, après une excitation passagère, et s'abreuver avidement à cette source vivifiante d'où procèdent toutes les grandes inspirations et qui se nomme le Cristianisme."

Henri Heine s'éteignit à Paris en 1856. Il semblait réunir en lui deux génies différents et même ennemis, celui de la France et celui de l'Allemagne. Chacune de ces nations fascinait successivement l'âme du poète. Tantôt l'Allemagne lui paraissait bien chétive avec ses professeurs maussades, son jargon scholastique; tantôt c'est en elle qu'il voit la force, la jeunesse, la vitalité. En philosophie, le poète rêvait un système nouveau devant être l'expression du génie par excellence: c'était comme le creuset où devait se combiner les forces de l'Allemagne et se préparer ses hautes destinées.

Monsieur Lefavre fut ainsi amené naturellement à nous initier aux mystères de la philosophie allemande et à nous in-

troduire dans ce ténébreux dédale où semblent s'être réunies toutes les monstruosités imaginables.

Le père de la philosophie allemande est Leibnitz. Les découvertes, les immenses travaux de cet homme, qui remplit l'Europe de sa renommée, en le plaçant à côté des plus beaux génies du XVII^{ème} siècle, laissèrent partout des traces lumineuses. Son livre "Protogéa" ou la terre primitive, en donnant des notions sur la formation des couches terrestres, prépara la voie à Cuvier. Comme juriconsulte, il se distingua par la noblesse et l'élévation de ses idées. En théologie il fit des travaux très-importants. Sa "théodicée," dans laquelle il démontre l'existence de Dieu, sa justice et tous les attributs de la Divinité est presque devenue classique.

Malheureusement Leibnitz se perdit dans la recherche du principe primordial, du rapport qui relie Dieu à sa créature. Ses longues méditations n'aboutirent qu'à un système bizarre qu'il intitula "Théorie du monde" ou la découverte des monades.

D'après lui une monade est un être complet en soi, qui contient toutes les lois de son développement. Dieu est la monade infinie qui engendre d'autres monades physiques et spirituelles, gravitant autour de la divinité comme les planètes autour du soleil. L'homme est composé de deux monades, le corps et l'âme, essentiellement étrangères l'une à l'autre, ne soupçonnant même pas leur existence respective. La coïncidence des mouvements de nos deux monades est due à une loi réglée d'avance, que Leibnitz appelle l'harmonie préétablie.

Leibnitz pourtant est chrétien, aussi est-il plus coupable de fournir ainsi tout un arsenal d'arguments aux impies et aux matérialistes. Car son système, détruisant la liberté humaine en enlevant à l'âme l'initiative, contient en principe l'athéisme. Tout étant machinal, automatique, Dieu est une monade inutile que l'on peut supprimer facilement.

Kant, fidèle disciple de Leibnitz, perfectionne ce système par des considérations encore plus bizarres. Tout ce qui est en dehors de nos deux monades, d'après lui, est une hypothèse, une simple suggestion de notre esprit. Il n'y a de réel que le moi et ses différents modes d'activité; voilà pourquoi il l'appelle subjectif. Le non-moi est intangible, n'a aucune réalité, il l'appelle objectif. C'est là le glorieux enfantement de la sagesse allemande. Ce dernier mot de l'intelligence germanique était nécessaire aux idées religieuses soutenues par le protestantisme; étant admise cette supériorité du moi, l'émancipation des lois de l'église, de la révélation, de tout frein moral est toute faite. Heureuse-

ment que Kant trouva dans sa conscience assez de noblesse pour relever de sa propre main les fondements de la société qu'il avait ébranlés. Dans son ouvrage intitulé: "Critique de la raison pratique," il combat les erreurs qu'il avait soutenues dans son premier ouvrage, "Critique de la raison pure" où il exposait son système; l'idée du devoir le ramène à la religion. Kant avait ordonné sa vie avec une régularité mathématique; il étudiait, professait, se promenait aux mêmes heures, réalisant ainsi, comme dit le conférencier, dans ses deux monades, l'harmonie préétablie de Leibnitz.

Fichte, moins timide que Kant, enseigna publiquement l'athéisme. D'après lui le non-moi, si chétif, si microscopique, grandit peu à peu, envahit la nature entière de telle sorte que le moi n'a plus d'autre ambition que de s'y absorber. Ce non-moi, d'après Fichte, est une force mystérieuse, répandue dans tous les êtres organisés et tendant à réaliser le bien, le beau dans tout l'univers.

Contradiction curieuse, il voulait être athée, et il enfanta le panthéisme, théorie qui cadrerait parfaitement d'ailleurs avec le goût romantique de l'époque. L'Allemagne, en effet, était remplie de poètes attendris sur la feuille qui tombe, sur la pierre condamnée à rouler; on interrogeait le brin d'herbe, l'insecte, et l'on prenait le vent qui souffle à travers les arbres pour professeur de philosophie. Il fallait à ces âmes malades un autre Dieu que le Dieu sévère du christianisme, il fallait de petits dieux aimables, indulgents pour les faiblesses humaines. Et avec cette philosophie, avec une telle rêverie on pensait, en Allemagne, avoir régénéré l'esprit humain!

En résumé, cette conférence est une des plus belles qu'il nous ait été donné d'entendre. Monsieur Lefavre ne nous a quittés qu'à la condition de revenir prochainement nous donner une autre conférence et continuer son magnifique sujet.

L'Abaille.

"Forsan et lux olim meminisse iuvabit."

QUÉBEC, 13 AVRIL 1881.

L'incendie du Séminaire du Rimouski

Des lettres privées, nous ont donné d'amples détails sur la terrible calamité qui vient de s'abattre sur le diocèse de Rimouski tout entier.

Le feu, dont l'origine est encore un mystère, s'est déclaré d'abord dans le toit, et delà, s'est propagé avec une vitesse effrayante dans tout le reste de

l'édifice. Le vent d'ouest qui soufflait très fort n'a pas peu contribué à activer l'incendie. C'est à lui sans doute qu'il faut attribuer la destruction presque complète du mur sud-est du séminaire, ses flammes étant plus vivement poussées de ce côté.

Enumérer les pertes des prêtres, des ecclésiastiques, des écoliers, serait faire une triste nomenclature, qui, malgré notre bonne volonté, resterait toujours incomplète. Disons au moins qu'en général, on a sauvé peu de chose de ce qui appartenait au Séminaire. Les bibliothèques des prêtres, du grand et du petit séminaire sont presque totalement détruites. Et cette perte seule s'élève à un chiffre très élevé.

Des renseignements absolument certains nous permettent d'évaluer les pertes à plus de 100,000 piastres. Les assurances, qui atteignent à peine le chiffre de 29,000, couvrent à peu près le chiffre de la dette qui restait sur le séminaire brûlé. La position est donc des plus tristes. Tout est à recommencer. Deux heures ont suffi pour détruire le fruit de tant de travaux et de sacrifices de tout genre.

La Providence, qui se plaît souvent à éprouver les institutions auxquelles elle réserve un brillant avenir, viendra sans doute au secours des directeurs de cette maison. Déjà une souscription généreuse a été commencée à Rimouski, et elle ne tardera pas à s'étendre à toute la Province. Un comité général s'est organisé à Rimouski sous la présidence de Sa Grandeur Mgr Langevin: M. le Chanoine Saucier en est le trésorier et M. le Chanoine Carbouneau, le secrétaire.

On croit que les classes vont s'ouvrir après Pâques, dans le vieux collège.

Nouvelles locales.

Le contrat pour la pose des enduits dans le nouveau Séminaire a été donné à MM. M. et E. Cyr et Cie. Le tout doit être terminé à la fin de juillet.

Les élèves de l'Université entrent en retraite aujourd'hui; les exercices se termineront par la communion général dimanche.

M. le Juge Routhier a continué lundi soir son étude sur les Sources du Droit, par une magnifique conférence, que nous aurons le plaisir d'analyser la semaine prochaine.

Nos confrères de philosophie junior vont, paraît-il, suivre le cours de botanique avec les philosophes sen. dans le troisième terme.

Elections de la Congrégation :

- M. Louis Coulombe, préfet.
- M. Marcius Delisle, premier assistant.
- M. Alphonse Talbot, second assistant.
- M. Joseph Fortin, secrétaire.
- N. Napoléon Angers, trésorier.

M. le Chanoine Couture, Préfet des études du Petit Séminaire de Rimouski, est en ville depuis quelques jours.

M. l'abbé Blanchet, récemment ordonné prêtre, est allé à Armagh, aider M. le curé L.-A. Gagné, assez sérieusement indisposé.

Société Laval.

La dernière séance a été fort intéressante. M. le Président qui en faisait les frais, nous a parlé du nihilisme ; il nous a fait voir les ténébreuses monstruosité de cette secte impie, véritable suppôt de l'enfer, qui distille aujourd'hui sur toute l'Europe le venin de ses doctrines subversives, et semble avoir pris à cœur l'anéantissement du beau, du bon, du juste et du vrai. La peinture faite par M. StAmant a été saisissante : réflexions profondes, aperçus nouveaux, pensées pleines de justesse et d'apropos, le tout encadré dans un style d'une force et d'une énergie tout à fait caractéristique, voilà ce que nous avons remarqué dans ce travail. Quelques citations heureuses et judicieusement appropriées n'ont pas peu contribué à augmenter l'intérêt. Il est à souhaiter que des travaux aussi sérieux, et surtout aussi utiles vient souvent occuper l'attention des membres de la Société Laval.

A la fin de la séance, on a procédé à l'élection de nouveaux officiers. Ont été élus :

- M. Eug. Roy, Président.
- M. Eug. Lapointe, Vice-Président.
- M. Louis Fortier, Secrétaire.

Société St-François de Sales.

Il paraîtrait que cette société a baissé dans l'opinion du public ; mais, amis lecteurs, allez l'entendre, allez écouter ses orateurs, et vous verrez que l'inaction n'est pas dans ses mœurs. Jamais, nous n'avons vu une semblable activité, aussi les résultats sont-ils magnifiques. Rejetant au loin les parallèles historiques et les questions banales, nos honorables opinants se sont hardiment lancés dans le domaine de la philosophie et de l'économie sociale.

"Nous aussi, ont dit quelques-uns de nos membres, nous voulons apporter une pierre à l'édifice sociale du XIXe siècle ; nous voulons faire quelque chose pour le bien des peuples, et aujourd'hui, nous nous levons pour demander qu'il soit mis un terme aux exécutions capitales : barbarie qui déshonore les

temps modernes."—"Mais arrêtez, disent quelques adversaires, vous demandez de mettre un terme aux exécutions ; chercher donc une barrière au crimes : l'échafaud n'existe qu'en autant qu'il y a des crimes. Considérez que l'état de la civilisation ne permet pas encore d'abolir un châtement nécessaire pour détourner les méchants de la voie du vice."—"Pardon ! nous sommes assez civilisés. Il répugne à l'esprit général de notre temps de tromper ses mains dans le sang de ses semblables. Ils sont hommes comme nous ces criminels. Bâtissons, ouvrons des bagnes et des prisons, s'écrièrent MM. H. DeFoy, E. Paré et A. Angers. Reléguons dans les cachots tous les criminels et que les exécutions disparaissent de la terre."

MM. S. Jolicœur, E. Taschereau et Ap. Corriveau ne l'entendent pas ainsi. Exemples en main, ils nous font voir les effets désastreux des prisons prétendues perpétuelles. "Rappelez-vous, s'écrie M. Corriveau, les prisonniers que Pie XIX rondait à la liberté, ou mieux à la société. Pie IX les bénit, les comble de bienfaits, et déjà le même soir ils conspiraient contre lui.

"Ils étaient condamnés à la prison perpétuelle, les communistes, et les voilà qui reviennent en France, semant partout le désordre et se préparant à ensanglanter leur patrie dès que l'occasion leur sera favorable."

La partie se continua avec beaucoup de chaleur durant quatre séances, mais enfin M. Taschereau, résumant en quelques mots toute la discussion, mit fin au débat. L'on prit le vote et les voix furent également partagées. Alors monsieur le président :

Considérant que l'abolition de la peine de mort serait préjudiciable au bien de la société ;

Considérant que la prison perpétuelle serait un châtement peu efficace pour les grands criminels :

Attendu enfin que les votes sont également partagés, donna sa voix prépondérante pour le maintien de la peine de mort.

C. D'Eu.

Promiers.

Rhétorique.

R. Morisset, C. Arsenault, A. Rousseau, T. Bouchette, J.-E. Taschereau, U. East, et J. Langlois, Préceptes de littérature.

Ernest Larue, Thème latin.

Seconde.

E. Plamondon, Thème latin, 2 fois et version latine.

J. Simard, } Histoire.
O. Beaulieu, }

Troisième.

S. Bernard, T. Trépanier, A. Taschereau, A. Beaudry, Histoire.

Quatrième.

F. Pelletier, Histoire et mémoire.

A. Gosselin, Thème latin.

G. Côté, Traduction.

E. Audet, } Vers latins.
A. Gagnon, }

W. Bolduc, } Histoire.
A. Morisset, }

Prose.

N. Lallouche, Version latine, mémoire, traduction et histoire.
A. Taschereau, Traduction et histoire.
D. Larue, Histoire.
A. Simard, Histoire.
E. Simard, Mémoire.
P. Garneau, Thème latin.

Cinquième.

E. Dorion, Thème latin, version latine-mémoire et traduction.

J. Audet, Mémoire.

N. L'aberge, Thème latin.

Méthode.

E. Bergeron, } Thème latin
T. Delisle, }

E. Bergeron, } Traduction.
H. Simard, }

A. Rivard, Mémoire.

C. Tailhond, Version latine.

B. Dufresne, E. Bergeron, T. Delisle, P. Boisseau, J. DeViller, H. Simard, Instruction religieuse.

Sixième.

D. Brouseau, Thème latin.

N. Matte, Histoire, 2 fois.

W. Lacroix, Mémoire.

C. Morissette, Traduction.

E. Lachance, Exercice français.

A. Kirouack, Version latine.

Eléments.

E. Faguy, Histoire et traduction.

J. Brennan, Histoire et thème latin.

J. Déry, E. Frenette, A. Roy, E. Taschereau, Histoire.

Huitième.

J. Sharples, } Exercice français
A. Racine, }

M. Noël, } Exercice français.
A. Dugal, } Mémoire.

Correspondance.

Monsieur le rédacteur,

C'est sans doute pour se remettre des émotions toutes littéraires que ma dernière correspondance lui a fait éprouver que Belzebuth s'est jeté corps et âme dans les *abstractions moléculaires*. Vraiment, ce bon monsieur semble avoir un faible pour les infiniments petits, et il en parle avec une aisance et une prolixité qui dénotent la féconde perspicacité de son imagination. Je dois l'avertir, toutefois qu'il m'est impossible de le suivre sur le terrain où il semble vouloir fortifier ses redoutes. Le pays des molécules me fait un peu l'effet d'une région habitée par des fantômes : tout le monde en parle, bien peu vont l'explorer. Or je n'ai ni le temps ni le désir d'entreprendre pareille exploration. Je suis bien disposé à savourer les délicieuses dissertations que Belzebuth pourrait nous faire sur ce sujet, je serais même heureux de l'avoir pour guide et maître dans cette branche si difficile de la physique, mais vouloir me poser comme son adversaire, ce serait assurément le comble de la témérité.

Aussi, s'il faut absolument posséder la science des molécules pour résoudre le problème de notre cuillère, je ne discute plus, mais j'attends avec calme, et j'accepterai avec une respectueuse résignation la lumineuse explication dont Belzebuth semble se faire un cruel plaisir de me menacer.

ARAGO.

La neige.

(Suite.)

J'ai bien souvent taquiné votre père, mon contemporain, en lui disant que nous étions tous deux enfants de la Révolution. Pour moi, je suis né le 21 janvier 1793, à l'heure même où Louis XVI monta sur l'échafaud, et bien que n'ayant jamais été ni superstitieux, ni royaliste, je croirais volontiers que cette date de naissance a fatalement influé sur mon étoile. Encore tout enfant, la gloire militaire de la France d'alors m'éblouit, et les noms de Bonaparte, Desaix, Cleber, Augereau, Masséna, Kellermann, ronflaient à tout moment dans ma pensée et sur mes lèvres. L'image de ces héros de la jeune République se dressait chaque nuit devant moi, comme celle de demi-dieux; je brûlais de les imiter, j'étais sûr de les dépasser. Je ne rêvais que batailles, surprises, charges et embuscades, et je vois encore au fond du jardin paternel, un petit pont jeté sur un ruisseau qui ressemblait à s'y méprendre au pont d'Arcole. Je le traversais vingt fois de suite au pas de course, brandissant un bâton où flottait mon mouchoir et criant à tue-tête : *En avant !* à mes soldats imaginaires. J'avais un cousin, plus jeune que moi, que je forçais à faire l'Autrichien et que je culbutais parfois dans l'eau.

Dès que j'eus douze ans, mon père, vieux médecin de province, refroidit cette ardeur guerrière, en me signifiant d'avoir à diriger mes études et concentrer mes efforts vers le diplôme de docteur. Les sciences naturelles m'offraient aussi de l'attrait; bientôt, j'y pris goût tout à fait, mes progrès y furent rapides et j'allais embrasser la carrière traditionnelle de ma famille, lorsqu'en septembre 1812, Napoléon fit, du champ de bataille de la Moskowa, un appel à tous les étudiants en médecine, munis de leurs premiers certificats d'examen. Ce manque de chirurgiens en disait plus, sur les victimes de nos guerres, que tous les bulletins de la Grande-Armée. Toutefois, mes instincts militaires se réveillèrent, je saisis avec enthousiasme cette occasion d'endosser l'uniforme. J'arrachai le consentement de mon père, et je m'acheminai vers la Russie.

Vous savez ce que fut cette campagne (1). Le 6 décembre, les débris du corps d'Oudinot, auquel j'étais attaché comme aide-major, se trainaient sur la route de Wilna, lorsque, à dix heures du matin l'arrière-garde fut enveloppée par une nuée de Cosaques, commandés par Platow. Une partie du détachement parvint à se dégager; l'autre où je me trouvais, resta entourée par des forces supérieures. Pour moi, je luttais en désespéré. Bientôt accablés par le nombre, les nôtres se rendirent; je dus me résigner. Mais lorsque je vis un officier ennemi s'approcher de moi, et sans mot dire,

sans attendre que je lui rendisse mon épée, vouloir mettre la main dessus, la rage m'aveugla, et arrachant un pistolet à la ceinture du Cosaque, je fis un bond en arrière et lui brûlai la cervelle. Je crus qu'on allait m'égorger sur place... Mais non! Je pensai même que, dans le trouble général, cet épisode avait passé inaperçu, car on me fit prendre rang dans la colonne déjà formée de quatre cents prisonniers environ, et l'on nous poussa, sous bonne escorte, dans un chemin s'allongeant vers le nord.

Le muet désespoir qui s'empara de nous ne peut s'exprimer. Ceux qui ne devaient pas succomber au froid, aux mauvais traitements, étaient sans doute destinés à peupler les mines de Sibérie. Défense de parler haut; aussi quelques mots rapidement échangés à voix basse n'étaient-ils qu'un faible soulagement aux flots de pensées amères où se noyait le cœur des plus énergiques. J'étais un des moins abattus. Taillé on Hercule je supportais encore vaillamment la fatigue de la route. J'avais sauvé de la bagarre ma trousse et ma petite pharmacie, et je pouvais donner mes soins à mes infortunés camarades. Leur aspect était lamentable. Les uns étaient incapables de suivre la direction donnée, ou même de conserver leur équilibre; mais à peine s'asseyaient-ils sur le bord du fossé que la lance d'un Cosaque les relorait de force et les contraignait à de nouveaux et pénibles efforts. Les autres marchaient en troupeau et semblaient tombés dans une sorte d'idiotisme; leur vue s'affaiblissait d'heure en heure sous l'action de la neige, et leur langue s'épaississait au point de les empêcher de prononcer un seul mot. Quelques-uns moururent en s'affaissant sur le chemin. On laissait des trainards, des malades à chaque étape. Des cas de folie nostalgique se déclarèrent; Je vis des pauvres diables s'arrêter tout à coup, parler avec exaltation de leur pays, de leur village, de cette France au ciel si doux, et s'élançant au hasard, les bras tendus vers leur mère qui leur souriait de loin. On fut obligé de les abandonner dans les rares masures qui bordaient la route, voués à une mort infaillible et certaine.

Il y avait trois jours que nous marchions, et notre effectif s'était déjà réduit d'un tiers, quand, un matin, au moment de quitter le hameau où nous venions de passer la nuit, un officier supérieur russe me fit signe, et me prenant à l'écart :

—Vous êtes médecin? me dit-il en français.

—Oui; aide-major.

—Voulez-vous entrer dans nos embusques?

—Non.

—Pourquoi?

—Je ne puis.

—On vous paiera bien. Combien d'avances?

—Non.

—Deux cents roubles. Réfléchissez; il y va de votre avenir.

—C'est tout réfléchi. Je suis Français.

et ne veux pas servir les ennemis de mon pays.

—Nous n'étions pas vos ennemis; c'est vous qui nous avez attaqués.

—Je ne discute pas, je refuse.

—Prenez-garde!... C'est votre dernier mot?

—Oui.

—C'est bien. Allez.

Je rejoignis mes camarades, et l'on se mit en marche.

Je puis avouer aujourd'hui que ce n'est pas sans soupirer tout bas que j'avais décliné cette offre bien tentante; mais j'avais foi dans mon étoile. La paix ne pouvait tarder à se conclure; je serais échangé des premiers, grâce à ma profession. Soul, peut-être, de mes compagnons de malheur, je n'étais pas malade. La fin de nos épreuves approchait, je me voyais déjà rapatrié, chirurgien-major, et, qui sait?... chevalier de ce nouvel ordre de la Légion d'honneur...

Un officier accourut au galop le long de la colonne, et arrêtant brusquement son cheval devant un sous-officier de Cosaques qui marchait à ma hauteur.

—Nous feront halte à V***, lui dit-il brièvement; vous nous y débarrasserez de la capote verte.

Un vertige me saisit: je crus que j'allais tomber...

—Non, c'est une erreur!... il est impossible... Et cependant je ne puis m'y tromper? (Quand bien même je n'aurais pas compris le russe, quand même je n'aurais pas entendu... le ton de l'officier, le doigt dirigé sur moi, le geste expressif soulignant ces paroles: *Vous nous débarrasserez...* N'ai-je pas tué un de leurs? Il faut bien qu'ils se vangent! Moi seul d'ailleurs porte une capote verte... Ah! grands dieux!... Mourir, mourir ici!... avant une heure... dans cinq minutes.

Je continuais à marcher comme une machine, buttant dans la neige à chaque pas

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents: à la petite salle, M. T. Mercier; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet; à St-Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Bédard; à Nicolet, M. F. Cormier; à St-Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.

Imprimé par P.-G. DELISLE, Québec.

(1) L'épisode suivant de la guerre de Russie, point de départ de cette nouvelle, est rigoureusement vrai. Seul, le nom du héros est changé.